

Patrimoine et territoire



*La station de pompage de Mbakhana (Sénégal)
Installée par les français pour approvisionner la ville de Saint Louis en eau douce,
elle subsiste comme curiosité, détachée de son contexte
© Gracia Dorel-Ferré (2004)*

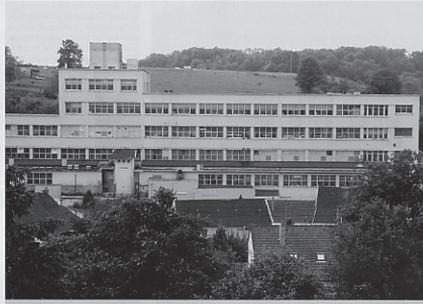
Le ru des Auges à Sézanne

19



Usine au début du siècle (collection M. Schamer)

De Bourrat à Berthiot puis à Joly.
En 1837, un polisseur de verre, Louis Alexis Bourrat, ancien compagnon meunier, achète le modeste moulin à blé de Verdey. Il a rencontré à Paris un jeune homme audacieux, Louis Berthiot, qui devient son gendre et



L'usine d'optique, vue d'ensemble (cliché R. Fernandez)

qui a compris tout l'intérêt, dans un contexte de généralisation de la lecture et de la presse, de se lancer dans cette affaire. Ils s'installent sur plusieurs moulins, mais c'est celui de Saint-Hubert qui devient le plus important. L'extension de l'usine et la belle maison patronale témoignent de leur réussite. Après la Première Guerre mondiale, une nouvelle dynastie d'entrepreneurs est aux commandes, les Joly. La production s'oriente vers les lentilles de précision et les objectifs de cinéma. L'usine est le premier employeur de la ville, dont le tiers de l'immobilier lui appartient. Les con-

ditions de travail sont dures, les salaires très bas, bien que les ouvriers de L'Optique représentent l'élite ouvrière locale. Le savoir-faire est réel, et les ingénieurs renouvellent les produits, en inventant des verres spéciaux (masques de plongée, verres à forte correction) et en mettant au point les verres progressifs. Malgré d'indéniables réussites, les difficultés financières conduisent au rachat par Essilor, le leader mondial de l'optique-lunetterie, en 1972. En 2003, BRGR (Berthiot-Berthiot et Guibert-Rouit, de Provins) est le premier employeur de Sézanne, le 24^e au rang départemental.

Le ruisseau des Auges

Le ru des Auges et ses moulins sont une des richesses patrimoniales majeures de la ville de Sézanne. Quelques sites sont évidemment transformés : l'usine Saint-Hubert a été remplacée par des bâtiments fonctionnels. Les moulins à blé et à tan sont devenus, pour quelques-uns, successivement des menuiseries puis des maisons d'habitation. Les autres se sont effondrés de vétusté. Certains demeurent cependant, à l'image du moulin du « Châtel », à l'intérieur du centre historique, avec sa mécanique intacte (pour la partie non exposée aux intempéries). Avec la réhabilitation des anciens quartiers insalubres, la municipalité a entrepris la réfection de quelques éléments de cet ensemble : la rose à auges de la rue Pierre-Frère, le lavoir de la rue de Challons. Le circuit de la rivière des Auges est fréquenté régulièrement par les visiteurs, qui admirent ces anciens moulins, mais aussi les vieux lavoirs, les vannes, les chutes d'eau, les poncelets, les déversoirs, les fontaines, le ru du Vê (qui rejoint les Auges rue de Brozes), la rivière souterraine qui suit les mails nord et est... en passant d'un décor champêtre à des espaces fleuris ou par les ruelles étroites d'autrefois.



Le ru des Auges (cliché G. Doré-Ferré)

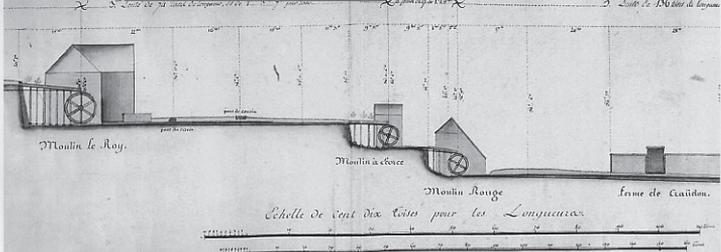


Chateau Berthiot (cliché G. Doré-Ferré)

ATLAS Patrimoine Industriel de Champagne-Ardenne

18

Sézanne, au Moyen Âge, ne peut s'agrandir car elle manque d'eau. Le cours du Grand-Morin est détourné. En traversant la ville, il prend le nom de Ru des Auges, car il s'accompagne d'un chapelet de moulins dont certains subsistent jusqu'à nos jours.



Ce système hydraulique, selon le plan de la fin du XIII^e siècle, utilise une courbe de niveau qui permet d'obtenir suffisamment de pente et suffisamment de débit. Cependant, le cours d'eau est doublé à deux reprises pour assurer l'écoulement de la ville et l'irrigation des jardins monastiques situés sous. Ce système régénère à partir jusqu'à nos jours. (bibliothèque municipale de Sézanne, cliché J. Gault)



Reconstruction de Moulin de Brozes (cliché M. Morin)

Pages de l'Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne :
 l'aménagement hydraulique de Sézanne

© CRDP Reims

Les territoires du patrimoine industriel : *l'expérience de la Champagne-Ardenne*

Entretien de Gracia Dorel-Ferré

Les Régions - et pas seulement parce qu'elles viennent d'hériter des services de l'Inventaire des DRAC - commencent à s'intéresser à leur patrimoine industriel. Des publications commencent à voir le jour, comme l'Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne, édité par le CRDP de Reims, avec un financement pour moitié régional. Issu d'un travail de pédagogues, cet ouvrage est encore unique en son genre, dans sa forme comme dans son esprit¹. Entretien avec la directrice de l'ouvrage, Gracia Dorel-Ferré, par Françoise Picot, secrétaire de l'APIC².

1. Vous avez publié un Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne. Quelle est l'origine du projet ?

Nommée en 1989 IPR d'Histoire et Géographie, dans l'Académie de Champagne-Ardenne, j'avais proposé la formation de groupes d'enseignants volontaires autour de thèmes du patrimoine industriel. Ces équipes se situaient dans la recherche-action. Confrontés aux réalités du terrain, les collègues me posaient des questions précises sur les concepts, les définitions, sur lesquels, malgré les hésitations des spécialistes, il a bien fallu prendre position. Je crois que cela nous a permis d'avancer, au niveau épistémologique. En 1995, je déposai le projet d'une université d'été qui fut accepté. Les collègues y présentèrent les premières conclusions de cinq années de travail. Ce qui surprit tout le monde et qui pourtant est une donnée de l'observation simple, c'est l'extraordinaire diversité des « pays » de Champagne-Ardenne. Mais nous

manquions d'outils pour apprécier et enseigner cette diversité du point de vue patrimonial.

Lors de l'Université d'Été qui se tint à Bazeilles, dans les Ardennes, le recteur François Hinard me demanda de créer une association régionale, pièce d'un ambitieux projet d'une Maison du patrimoine qui malheureusement ne vit pas le jour. Cette association, l'APIC (Association pour le patrimoine industriel de Champagne-Ardenne) prit son envol, acquit son rythme propre et depuis, elle a régulièrement organisé des colloques et des voyages et publié des ouvrages³. Nos publications ont un objectif pédagogique : il s'agit de donner au enseignants et aux chercheurs des documents de travail sur le patrimoine régional, mais toujours en perspective avec le patrimoine planétaire. En effet, nous nous inscrivons dans la logique de l'étude de cas : un fait local ne peut être pleinement perçu que dans son insertion dans le fait général. C'est une démarche globale de l'acquisition de la connaissance. De ce point de vue, l'Atlas est différent, puisqu'il est une sorte de bilan de ce que l'on sait, à l'heure actuelle, du patrimoine industriel régional. Mais il donne des clés pour la comparaison, et

¹ A l'heure actuelle, seul un petit nombre d'ouvrages a été publié avec une vocation régionale. Signalons, par filières économiques, avec une carte de localisation en fin de volume :

André B. et Herbaut, C. *Mémoire de l'industrie en Bretagne*, Editions Apogée, 2001

Par contre, conçu comme un atlas avec une cartographie, malheureusement au détriment de la taille de la documentation photographique : *Patrimoine de l'Isère, Atlas du patrimoine industriel*, Conseil Général de l'Isère, 2007

² Association pour le patrimoine industriel de Champagne-Ardenne

³ Voir, en partie IV, la présentation de l'APIC par la secrétaire générale, Françoise Picot et la page web de l'APIC : www.patrimoineindustriel-apic.com, dont le webmestre est un collègue, Jean-Marie Duquenois.

associé à d'autres outils à caractère régional, il nous fait avancer sur notre vision de la Champagne-Ardenne, dans le passé⁴. Evidemment, cette mise en perspective est une clé pour comprendre la Champagne-Ardenne aujourd'hui.. Ainsi l'Atlas de Champagne-Ardenne est une contribution originale, résultat d'un dialogue entre les enseignants et une toute jeune discipline.

2. Comment a-t-il a été réalisé ?

Le directeur régional à la recherche scientifique et technique, associé, ensuite, à la direction des universités de la Région et au Rectorat de Reims, m'en avait proposé le financement, dans le cadre du contrat de plan. J'ai aussitôt réuni les équipes « patrimoine » qui existaient depuis 1990 en leur associant les professeurs chargés de services éducatifs des musées et des archives et je leur ai proposé de travailler à ce projet. J'avais l'idée de la maquette, des grandes lignes de son contenu... Cependant, il s'agissait de rassembler les contributions d'une soixantaine de personnes et de gérer une mise en page qui soit lisible pour les enseignants. Je me suis tournée vers le CRDP de Champagne-Ardenne que dirigeait Jacques Martin. Dès le début, il soutenait les initiatives de l'APIC et s'était proposé pour être son éditeur. Malgré l'énormité de la tâche, Jacques Martin accepta de faire réaliser l'Atlas par ses services. J'ai travaillé page par page avec la documentaliste, Delphine Henry et le graphiste, Robert Havez. Ils ont fait un travail exceptionnel.

2. Pourquoi avoir choisi la forme d'un atlas pour rendre compte du patrimoine industriel ?

Parce qu'il fallait rompre avec l'analyse monographique à laquelle nous sommes habitués pour comprendre comment l'industrie a modifié des paysages, structuré des territoires, construit des identités. Il fallait aborder des sites, mais dans leur contexte ; des architectures, mais dans leur typologie ; des ensembles urbains ou micro-régionaux dans leurs multiples facettes. Et pour cela, il fallait se déterminer sur un langage nouveau, celui que permet un format à l'italienne, avec de la place pour plusieurs documents en relation entre eux, et surtout, pour chaque double page, un point de départ non plus monumental, mais contextuel. Ce qui est apparu, comme je le disais plus haut,

ce sont moins de grandes structures qu'une variété infinie de micro-régions, dont les rythmes d'industrialisation ont été souvent très divers. Ce dernier point nous a paru très neuf. En tout cas, il mettait en cause la « vulgate » de la Révolution industrielle. Prenez les Ardennes, elles se décomposent en plusieurs petits pays dont la forte personnalité s'est construite à des moments différents. Tout cela doit être cartographié, éventuellement par époques, car l'emplacement, la diffusion, les réseaux de relation, tout a un sens. Les ardoisières ardennaises présentent toutes les caractéristiques d'une industrie d'exportation dès la fin du Moyen-Age. Le Sedanais textile se forme dès le XVII^e siècle. La « Vallée » connaît une proto-industrie bien avant cette époque-là... Bien sûr, les évolutions sont différentes et certaines activités s'éteindront alors que d'autres sont bien vivaces... On s'est rendu compte qu'il n'est pas besoin d'aller prendre ses références bien loin : tout près de nous, il existe une riche typologie de modèles d'industrialisation, bien loin du schéma abusivement simplifié de nos manuels⁵.

3. Faites-vous un lien entre ce bilan patrimonial et les grandes questions que l'on soulève aujourd'hui : énergies renouvelables, développement durable...

Vous savez, l'Histoire est une grande réserve d'expériences humaines. Sans tomber dans le déterminisme ou dans un certain fatalisme, il est toujours stimulant de voir comment des sociétés, à un moment donné, ont fait face aux problèmes qui se posaient à elles ou ont répondu aux besoins qu'elles estimaient devoir satisfaire. Parmi les aménagements qui ont été faits en Champagne-Ardenne, ceux qui concernent l'équipement hydraulique des villes et des usines me fascinent absolument⁶. Les exemples ne manquent pas de ces aménagements, respectueux de la nature et qui lui rendent la ressource, l'eau, provisoirement détournée. Je ne citerai ici que le cas de Sézanne, pour sa longévité et le raffinement de son installation.

L'équipement en eau de Sézanne date du XIII^e siècle. Il s'agissait d'ouvrir la ville au commerce des foires de Champagne. Sézanne avait des atouts : elle était particulièrement bien située, mais elle manquait d'eau. On détourna alors partiellement les eaux du Grand Morin, en utilisant simplement un ancien lit de la rivière et la pente

⁴ On ne peut dissocier l'Atlas de deux autres ouvrages à vocation régionale :

Dorel-Ferré, G. et McKee, D.(dir) *Les patrons de Champagne-Ardenne sous le Second Empire*, Picard, 2006

Dorel-Ferré, G.(dir) *Images de France, La Champagne-Ardenne*, à paraître en 2008, SCEREN

⁵ Dorel-Ferré G. (dir) *Les voies du patrimoine, l'exemple ardennais* Terres Ardennaises, 1996

⁶ Voir en partie IV l'encart présenté par René Colinet, sur l'usine Clément-Bayart de Mézières et son aménagement hydraulique exceptionnel.

naturelle du relief. On orienta le ru des Auges, ainsi nommé, de façon à ce qu'il entre dans la ville et la traverse, de part en part. Tout cela sans travaux d'envergure, mais avec une bonne connaissance du terrain et une étroite adaptation à ses moindres caractéristiques. Au XVIII^e siècle, le ru des Auges faisait tourner une quinzaine de roues, pour écraser le blé, surtout, mais aussi les écorces d'arbre et pour fouler la laine. Au début du XIX^e siècle, l'un de ces moulins polissait le verre. Il a été le point de départ d'une florissante industrie d'optique, qui aujourd'hui subsiste au sein de la firme Essilor. Quelle trajectoire ! Mais ce n'est pas tout. Après avoir quitté le moulin polisseur, le ru était en partie détourné pour partir en angle droit et dévaler la pente jusqu'à un marécage appelé la Fontaine du Vé. Cette eau vive, au débit accentué par le dénivélé, agissait comme une turbine au milieu du marais et provoquait la sortie d'un ruisseau, qui allait à travers les jardins maraîchers tout en contribuant à les irriguer. Ce système est toujours actif. Enfin, à l'entrée de la ville proprement dite, l'eau était une fois de plus divisée et à travers un passage souterrain qui courait au niveau des remparts, elle était utilisée pour irriguer les jardins proches des maisons d'habitation. Cette partie-là semble être inaccessible aujourd'hui, car les habitants des remparts ont généralement muré leurs caves. Mais les anciens de Sézanne se rappellent avoir joué dans l'aqueduc, dans leur enfance, un aqueduc où un adulte pouvait se tenir debout. Voilà donc un patrimoine bien ancien, qu'il serait intéressant de remettre au jour... Et quelle leçon magnifique d'adaptation au milieu tout en le préservant !

4. Dans cette partie de votre dossier, vous faites une place à des études concernant des régions aussi diverses que l'Ardèche, l'Alsace ou l'Irlande.....Ces régions ont-elles quelque chose en commun ?

J'avais la possibilité de mettre à disposition des collègues des travaux de qualité, très suggestifs. On aurait pu multiplier les études à des échelles spatiales différentes. IL m'a semblé que le panel présenté était suffisant. Ce que j'ai souhaité, c'est, à travers des régions que rien n'associe, mettre en évidence une démarche commune d'approche du patrimoine industriel et surtout, des problématiques complémentaires. Le cas de l'Ardèche est celui d'un département qu'on associe peu, habituellement, à l'industrie et qui pourtant a eu des activités industrielles variées et

importantes. L'Alsace au contraire, est une grande région industrielle, ce qui n'empêche pas un désintérêt dramatique pour son patrimoine. L'Irlande, elle, aurait pu être un grand pays industriel si sa voisine, l'Angleterre n'avait pas tout mis en œuvre pour l'empêcher de concurrencer sa propre industrie. Un patrimoine industriel est encore en place pour en témoigner. Quant à la Catalogne, que j'évoque brièvement, c'est peut-être le cas de figure le plus explicite d'une ville construisant son territoire avec l'industrie et présentant de ce fait un patrimoine complet (usines, maisons ouvrières, maisons patronales, églises, mais aussi banques, entrepôts, port) pour une filière, dans ce cas, pour l'essentiel, la filière textile... Nous retrouvons à chaque fois, comme pour la Champagne-Ardenne, la question des aptitudes et des opportunités... L'industrialisation n'est pas un phénomène irrésistible et univoque, qui devait se répandre sur la planète par la grâce de l'Angleterre. C'est un jeu complexe entre des systèmes techniques activés ou non à un moment donné, sous le coup des rapports de force entre des marchés qui s'affrontent. Il y a une part de *hasard* et une part de *nécessité*, pour reprendre les termes d'un titre d'ouvrage bien connu... Il y a surtout une pluralité de situations qui exigent de notre part une réflexion planétaire et diachronique. Cela n'enlève en rien sa valeur à l'expérience anglaise, mais lui donne son sens : celui d'avoir été un moment de l'histoire de l'Europe et du monde⁷.

5. Justement, vous faites une place dans cette partie, au patrimoine des anciennes colonies. De quel patrimoine industriel parle-t-on, alors ?

Le patrimoine des anciennes colonies vient ajouter un paramètre nouveau, que nous devons prendre en compte lorsqu'il s'agit de la préservation et de la mise en valeur du patrimoine industriel. En effet, il s'agit cette fois d'un patrimoine importé. Il est donc associé dans l'esprit des anciens colonisés à une idée de domination, de servitude. Or des installations parfois somptueuses ont pu être mises en place. Qu'en faire lorsque le pouvoir colonial est parti et que l'objet même de la création de ce patrimoine a perdu son sens ? Je voudrais donner un exemple.

Non loin de la ville de Saint Louis, au Sénégal, il existe une station de pompage qui alimentait la ville en eau douce, à Mbakhana⁸. Il s'agit du témoignage de la politique d'aménagement de la France, lorsque celle-ci, n'ayant

⁷ Cette idée est de plus en plus développée par les sociologues américains, notamment dans : Diamond, J. *Armes, germes et acier*, 1997 ; Goody, J. *L'Orient en Occident*, Paris, 1999

⁸ Voir la page web : www.mbakhana.net

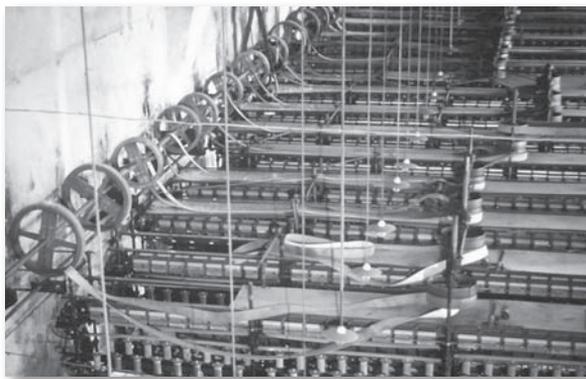
pas encore opté pour Dakar comme capitale de l'Afrique de l'Ouest, tentait d'équiper Saint Louis de manière à faciliter son expansion. Les villageois ont bien compris qu'ils pouvaient tirer un parti touristique de cette station, qui a conservé une partie non négligeable de ses installations. Par contre, ils ignorent totalement comment elle fonctionnait, et fournissent un discours complètement invraisemblable à ceux qui s'aventurent à la visiter. La station de pompage est devenu un objet hermétique, relativement poétique, en tout cas déconnecté de son usage. La situation est aggravée du fait que le site de Mbakhana ne fait pas partie de l'aménagement touristique de Saint Louis mais de celui de l'embouchure du Sénégal. Coupée de sa destination, incompréhensible dans son fonctionnement, la station de pompage survit comme survit un masque

africain dans un salon en Europe occidentale : bien entretenu, mais hors de son système technique qui seul lui confère un sens. Sur ce point, comme sur tous les autres, la dimension comparative à échelle mondiale est indispensable. Tout un domaine s'ouvre à nous, car le comportement des pays colonisés a été très différent selon le cas, du modèle européen adopté et suivi, au rejet pur et simple. La colonisation elle-même a présenté tous les cas de figure, depuis la colonie d'exploitation à la zone d'influence que l'on ménage, du moins dans les formes. Il en va de même aujourd'hui en ce qui concerne ce patrimoine légué par la colonisation : on le rejette, on l'ignore, on l'adopte... A nous de mettre en évidence sa valeur de témoignage et la nécessité pour les sociétés actuelles de le prendre en compte.



Moulinages Fougeirol, Les Ollières.

Les Fougeirol forment une dynastie de mouliniers. Leur premier moulinage est bâti en 1812, puis une filature complète leur activité en 1847, enfin le tissage en 1882 leur permet de s'affranchir de la tutelle lyonnaise. Les Fougeirol développent également des ateliers de construction mécanique qui produiront notamment de nouvelles générations de moulins à soie métalliques. L'entreprise la plus diversifiée de la soierie ardéchoise s'éteint dans les années 1960 mais laisse aux Ollières son empreinte patrimoniale sur la rive gauche de l'Eyrieux : logis patronal, immense cheminée de section carrée, salles des machines au rez de chaussée, logements des ouvrières dans les étages. © C. Nace



Intérieur d'un moulinage :

grand axe de transmission placé sur le mur aveugle, roues et courroies de cuir entraînant les moulins métalliques sur lesquels se distinguent les bobines de fil à tordre. © C. Nace